

Where the Wild Things Are de Spike Jonze

Marcel Jean

Clint Eastwood, le passeur

Numéro 145, décembre 2009, janvier 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2009). Compte rendu de [*Where the Wild Things Are* de Spike Jonze]. *24 images*,(145), 58–58.

Where the Wild Things Are de Spike Jonze

Avec ce troisième long métrage, Spike Jonze (*Being John Malkovich*) apparaît là où on ne l'attendait pas, adaptant le classique (1963) livre illustré de Maurice Sendak. Entreprise périlleuse quand on sait à la fois la notoriété de l'ouvrage et sa brièveté : vingt pages, une dizaine de phrases, une dizaine de dessins.

Devant la nécessité de transformer considérablement le matériel d'origine pour en faire un long métrage (et suivant les conseils de l'auteur), Jonze s'est approprié l'histoire, ramenant l'action dans un environnement pouvant évoquer sa propre

enfance et filmant cette réalité avec la nervosité qui le caractérise. Ainsi, Max devient un enfant du divorce vivant avec sa sœur et sa mère, et sa colère trouve son origine dans une multitude de facteurs parmi lesquels se trouve l'absence du père. Ainsi, les quelques pages qui montraient la fuite dans l'imaginaire de Max font ici place à un long développement pendant lequel Max et les Maximonstres passent par toute une gamme d'émotions.

Tout cela produit le résultat que ce qui était implicite, suggéré, voire même intuitif dans le livre de Sendak trouve ici une justification psychanalytique

explicite. Au pays des Maximonstres, Max rencontre notamment Carol, son double, reflet qui lui permet d'accéder à la conscience. Si, au départ, la libido contrariée de l'enfant s'exprime dans un fantasme de pouvoir (il est le roi du monde; il a créé ce monde par l'intervention de son imagination) et une sorte de rituel érotique de libération (danser avec ses créatures, tout casser, etc.), la satisfaction du désir (Max veut rester le roi) mène à l'excès (Carol arrache le bras de Douglas) et l'enfant est forcé de faire l'expérience du rôle de parent (Max réprimande Carol). À ce moment du récit, Max peut donc redevenir un enfant (il séjourne dans l'utérus de KW) puis quitter le pays imaginaire pour rentrer chez lui (où sa mère l'attend avec un gros morceau de gâteau au chocolat). La réussite de *Where the Wild Things Are* passe évidemment par la capacité de Jonze à donner une forme aux Maximonstres, ce qu'il obtient par un astucieux usage de marionnettes géantes et d'effets numériques (à cet égard, on pense au résultat obtenu par Chris Lavis et Maciej Szcerbowski dans *Madame Tutli-Putli*). Cette esthétique originale, complétée par l'utilisation judicieuse de décors naturels, donne au film son caractère unique, quelque part entre le film sur l'enfance et le film pour enfants. – **Marcel Jean**

États-Unis, 2009. Ré. : Spike Jonze. Scé. : Dave Eggers, Spike Jonze. Int. : Max Records, Catherine Keener, James Gandolfini, Catherine O'Hara, Forest Whitaker, Chris Cooper, Lauren Ambrose. 101 min. Dist. : Warner.



© Warner.

Un ange à la mer de Frédéric Dumont

C'est le type même de film que l'on ne veut pas critiquer. Non seulement le sujet – la maltraitance psychologique des enfants – est important, mais le réalisateur belge Frédéric Dumont a mis sept ans à produire ce premier long métrage inspiré de sa propre enfance. Une œuvre qui relève de la véritable nécessité vitale. Relatant l'inexorable désagrégation mentale d'un jeune garçon aux prises malgré lui avec la maniaco-dépression d'un père idolâtré (magnifiquement interprété par Olivier Gourmet) dans le Maroc des années 1980, le film ne quitte presque jamais le point de vue de l'enfant, qui lui-même ne quittera plus son poste d'ange gardien au sommet d'un arbre faisant face au bureau du père. Usant de cadrages serrés sur les visages et d'une absence fréquente de profondeur de champ, Dumont prend le parti courageux de l'épuration narrative et aborde ainsi avec beaucoup de sensibilité la psychologie torturée de l'enfance. Et la sensation de claustrophobie générée par cette situation est d'autant plus palpable qu'elle est aggravée par



© Alliance Vivafilm

la lourdeur du climat marocain que le cinéaste connaît bien. Néanmoins, si la rigueur d'une telle démarche impose le respect, force est d'avouer que l'absence de contextualisation et la focalisation quasi exclusive sur l'enfant semble enfermer le film sur lui-même, l'empêcher d'avoir la réso-

nance plus universelle qui permettrait à cet exorcisme privé de devenir une véritable œuvre marquante. – **Bruno Dequen**

Bel.-Fr.-Qué., 2008. Ré. et scé. : Frédéric Dumont. Int. : Olivier Gourmet, Anne Consigny, Pierre-Luc Brillant. 86 min. Dist. : Alliance Vivafilm.